INFORMES.

I.

ALTABISKARCO CANTUÁ.

Tributando á la poesía vascongada la brillante consideración y el puesto de honor que le corresponde, los elocuentes *Discursos leidos ante la Real Academia Española en la recepción pública del Excmo. Sr. D. Víctor Balaguer, el domingo 25 de Febrero de 1883*, han tocado una cuestión histórica de interés muy vivo. El gran poeta é historiador de Cataluña la plantea, mas no la resuelve, atento, á lo que parece, á descargar su plan literario de arideces críticas que poco montan para juzgar de lo bello. «No blasona, dice (pág. 6.), de remota antigüedad la poesía euskara: moderna es, de nuestros dias; pero sus poetas están cortados á la antigua; nacen formados y adultos, con los bríos mismos y desfogues que pudieron tener los autores de aquel famoso *Canto de Altabiscar*, que podrá ser más ó menos antiguo, lo cual no es para debatir en este instante; pero que, más antiguo ó más moderno, es un monumento de gloria, con sobra de ésta, para enriquecer á toda una serie de generaciones literarias.» Y en las notas, que cierran el discurso, donde el texto del *Altabiskarco cantuá* sale avalorado con la preciosa traducción castellana, hecha por D. José Manterola (1), háblanos de nuevo el Sr. Balaguer de

(1) Autor de la obra *El cancionero vasco* y director de la excelente Revista *La Euskalerria*, que contribuye eficazmente á desarrollar los verdaderos gérmenes y adelantos de la literatura vascongada.

ese «monumental é imperecedero *Canto de Altabiscar*, sobre cuya antigüedad más ó menos remota, aún no se ha dicho la última palabra.»

Para bien juzgar de la cuestión, expondré ante todas cosas su marcha histórica.

El *Canto de Altabiscar* salió al público por primera vez en 1834, dentro de un largo artículo que su autor M. Garay de Monglave, fundador y secretario perpetuo de *L'Institut Historique*, compuso y estampó en el *Journal* (tomo I, año I) de dicho instituto histórico ó asociacion literaria. Después de trazar á grandes rasgos el cuadro de la importancia del vascuence por razón de su antigüedad, belleza eufónica y estructura gramatical (páginas 174-176), introduce y expone la cuestión en los siguientes términos (1):

Pág. 176, lín. 2.—«Parmi les poésies, qui se sont ainsi conservées de génération en génération, on cite un poème assez étendu sur la religion des cantabres, des chants guerriers et allégoriques, quelques chansonnettes inférieures peut-être en naïvété à celle de Métastase, et de romances populaires qui datent, d'après M. Humboldt, de l'invasion des Romains, et qui ne sont pas inférieures aux plus beaux chants nationaux des Grecs modernes. Viendra peut-être un Mac Pherson qui les recueillera. Le souvenir des preux de Charlemagne est présent à l'imagination des bergers pyrénéens: toutes les ballades du pays sont empreintes de leurs vaillants exploits: on montre ici au voyageur les jardins enchantés d'Armide, là plus de vingt rochers que le fabuleux Roland a fendus de sa Durandal; et pourtant personne dans ces vallées n'a lu ni le faux archevêque Turpin, ni Boyardo, ni Arioste dont on ignore même les noms.

Parmi ces romances chevaleresques des *Escualdunac*, une des plus connues est celle qui a pour titre le chant d'Altabiçar, *Altabiçaren cantua*. C'est la fameuse bataille de Roncevaux, racontée par les descendants des vainqueurs. Tout le monde sait que

(1) Los extractos del artículo que traslado, me han sido facilitados por M. Julian Vinson, profesor en Paris de la escuela de lenguas orientales y correspondiente extranjero de nuestra Real Academia.

Charlemagne étant allé par delà les Navarrais (on ignore si c'était pour les Mores, ou pour les Chrétiens) rentrait vainqueur en France, lorsque les Sarrazins selon les uns, les *Escualdunac* ou les Vascons selon les autres, et peut-être les trois peuples à la fois, passèrent au sommet des montagnes, firent rouler sur les troupes des fragments de rochers, obscurcirent l'air de leurs flèches, et malgré les prouesses des Paladins, mirent de toutes parts les Francs en désordre et en firent un épouvantable carnage.

Ce chant comme tout ce qui n'est pas écrit, a sans doute changé en passant de bouche en bouche, et je l'ai retrouvé avec de nombreuses variantes sur plusieurs points des deux versants. Un des rédacteurs du Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture, M. G. Ollivier, en parle dans un article fort curieux sur les chants populaires de différents peuples (tome XIII, pag. 25). Malheureusement il parait n'avoir connue que la fin des troisième et septième versets, c'est-à-dire les noms de nombre déclinès depuis un jusqu'à vingt, et puis en sens inverse. Cherchant quel sens caché pouvait couver sous ce titre bizarre, il y a vu, dit-il les *Escualdunacs* (qu'il nomme à tort Vascons) désignant par leur simple dénomination numérique les dures années de l'éxil et appelant ensuite une à une par une sorte de progression (sic) décroissante, celle de la vengeance; chant cabalistique, ajoutait-il qui n'est plus maintenant qu'une musique denuée de signification.»

Pág. 177.—«Si M. Ollivier eût connu la romance entière il ne serait pas tombé dans cette spirituelle erreur: tout s'explique naturellement dès qu'on rétablit les huit versets. La progression ascendante, c'est la marche d'une armée qui s'avance; la progression descendante, c'est la fuite de cette armée vaincue.

J'ai vu autrefois une copie du chant d'Altabiçar chez le Comte Garat, ancien ministre, ancien sénateur et membre de l'Institut de France, un des philosophes les plus célèbres de notre pays, un des hommes dont le talent honore le plus les *Escualdunac* ses compatriotes. Il la tenait du fameux la Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France, lequel pendant les guerres de la République, se délassait de ses fatigues en travaillant à un glossaire

en quarante-cinq langues. La Tour d'Auvergne avait été chargé de traiter de la capitulation de Saint-Sébastien, le 5 aout 1794; et c'etait au prieur d'un de ces couvents de la ville qu'il était redevable de ce précieux document, écrit en deux colonnes sur parchemin, et dont les caractères peuvent remonter à la fin du douzième ou au commencement du treizième siècle, date évidemment postérieure de beaucoup à celle de ce chant populaire.

Le texte qui je donne ici n'est pas exactement le même que celui qu'on a dû trouver dans les papiers de M. le Comte Garat. Il se compose du rapprochement des diverses variantes que j'ai pu recueillir. Ces différences sont, au reste, purement grammaticales: elles n'affectent en rien le sens des mots ni des phrases.

Puisse cette exhumation nouvelle ne pas déplaire aux lecteurs du Journal de l'Institut Historique!

Pág. 175-176.—En notas.—«Mots et étymologies: ces notes nous ont été communiquées par M. Duhaldo, jeune philologue Escualdunac, aussi modeste que savant. Nous lui devons en grande partie, le rapprochement des diverses variantes du texte du Chant *d'Altabizar*.»

El *Dictionnaire Universel des Contemporains* (par G. Vaquereau, París, 1861), nos da el siguiente informe sobre M. de Monglave:

«MONGLAVE (François-Eugène Garay, dit de) littérateur François né à Bayonne, 5 Mars, 1796.—..... il se jeta dans la petite presse, fonda en 1823 *le Diable Boiteux*, journal qu'il fit revivre en 1832 et en1857, et fit par ses articles et par ses livres une guerre continuelle à la Restauration. Il fut obligé de se cacher sous divers pseudonymes..... En 1833, il fonda l'Institut historique, société dont la création fut autorisée l'année suivante, et en fut élu le Secrétaire perpétuel.»

No se requiere mucha perspicacia para demostrar que las ideas expuestas por M. Monglave en los extractos que he recogido, adolecen de inexactitud y de escasa atención á la verdad de los hechos. Ni negaré que «*le souvenir des preux de Charlemagne est présent à l'imagination des bergers Pyrénéens*»; pero es falso que «*toutes les ballades du pays sont empreintes de leurs vaillants exploits.*» Ni una siquiera de las baladas vascongadas, que han lle-

gado á mi conocimiento, versa sobre Carlomagno y sus doce Pares. Por lo tocante á los veinte y pico de «*rochers que le fabuleux Roland a fendus de sa Durandal*», casi todos son puro parto de la imaginación de M. Monglave. La *Brêche de Roland* encima de Gavarnie en el departamento de los Altos Pirineos está fuera del país vascongado. El nombre *Pas de Roland* cerca de Cambo no cuenta mucho más de un siglo de antigüedad; anteriormente, el desfiladero se habia llamado siempre en vascuence (1) *Athecagaitz* (puerta mala). Mayores recuerdos de Roldán en la nomenclatura del país vascongado y aledaños no sé que existan. Es verdad que el país conserva la memoria de Carlomagno y de sus Pares; el conductor vascongado, que me guió desde los Alduides á Roncesvalles, me contó la historia de Rolando que anda por allí conocida; mas no es la del Canto de Altabiscar, sino la del romance popular, atribuido al falso Turpin, que á principios del siglo XIII fué justamente censurado de apócrifo por un ingenio ilustre de Navarra (2). La indignación de mi guía se desbordaba contra el traidor Ganelón, de quien el Canto de Altabiscar nada recuerda. Buen golpe de las *Pastorales* ó *Tragédies*, que todavía salen á la escena en el territorio de La Soule, y suelen ser las más agradables al público, brotan de la leyenda Carlovingia, y se titulan *Charlemagne; Roland; Les Douze Pairs de France; Les quatre fils Aymon; Richard sans Peur*, *Duc de Normandie;* etc. De estos dramas he visto representados *Richard sans Peur*, *Duc de Normandie* en Larrau (24 Junio 1864), y *Les quatre Fils Aymon* en Tardetz (19 Abril 1879). No están basados en tradiciones privativas y propias del pueblo vasco; antes bien por poco que se examinasen, descubrirían su asiento reciente. Se han sacado y se toman de los *Livres populaires de colportage* que en los mercados y ferias de aldeas y villas distribuyen y expenden los buhoneros

---

(1) El tipo original de «*Les échos du Pas de Roland* por J. B. Dasconaguerre (Bayona, 1868)», así como el de los «*Atheka-Gaitzeko oihartzunak* (Bayona, 1870)», se escribió en francés, y no en vascuence. El autor mismo en persona me lo atestiguó positivamente.

(2) Rodrigo Jiménez de Rada, arzobispo de Toledo, *De rebus Hispaniæ*, libro IV, capítulos 10 y 11. El calificativo «*histrionum fabulæ*», de que se vale D. Rodrigo, me hace abrazar la idea del P. Fita, esto es, que las pastorales tuvieron un dechado antiquísimo, que, sin embargo, no ha ejercido influjo inmediato en ellas.

con sus agujas por toda Francia. El autor de la Pastoral *Les quatre fils Aymon*, conviene á saber el Sieur Pierre Irigarez, de Laguinge, me mostró en Junio de 1875 el libro, de que se valió para componerla, titulado «*Histoire des Quatre Fils Aymon, très-nobles, très-hardis, et très-vaillants chevaliers.* Nouvelle édition ornée de huit gravures, à Epinal, chez Pellerin, imprimeur-libraire. Sin data, en 4.° á dos columnas, 96 páginas.» Ante mis ojos tengo otra edición de este libro, comprada en país vasco por 30 céntimos, también sin data, pero impresa en Limoges *chez Eugène Ardant et C. Thibaut.* De estos y semejantes opúsculos puede verse una excelente enumeración y descripción en la «*Histoire des Livres Populaires ou de la Littérature de Colportage, depuis le* XVe *siècle*, par M. Charles Nisard; 2 tomos, Paris, 1854.» Estos libros y las Pastorales (1) á que han dado margen son las únicas fuentes del conocimiento que el moderno pueblo vascongado alcanza acerca de la persona de Carlomagno y sus doce Pares. No hay tradición fundada en cantares populares de remota antigüedad conocida.

Absurda es además la frase, que emplea Monglave para comprobar su tentativa, diciendo que acaso concurrieron á la empresa contra Carlomagno tres gentes á una, *Sarracenos*, *Vascos* y *Escualdunac.* Para la historia no es un misterio la acción de Roncesvalles. Einhard en su *Vita Karoli imperatoris* y en sus

---

(1) Hé aquí las que están sacadas de libros que enumera Nisard, tomo II:

Pág. 217..... *Prodiga.*
— 226..... *Abraham.*
— 435..... *Charlemagne.*
— » ..... *Jean de Paris.*
— 436..... *Œdipa.*
— » ..... *Alexandre.*
— » ..... *Godefroi de Bouillon.*
— 450..... *Jean de Calais.*
— 459..... *Sainte Hélaine.*
— 469..... *Sainte Geneviève.*
— 489..... *Richard sans Peur.*
— 500..... *Les quatre fils Aymon.*

Á estas y demás Pastorales, M. Julien Vinson, dedica largo espacio en la obra *Les Littératures populaires de toutes les nations* (Paris, Maisonneuve).

Annales, tan verídico como que es autor grave y contemporáneo del hecho, refiere sencillamente la batalla y la muerte de *Hruotlandus* (Rolando), sobrino de Carlomagno y prefecto de Britania. Describe el combate como un ataque ó acometimiento que los *Vascones*, y ninguna otra gente más, hicieron en la retaguardia, al que se siguió el saqueo de los bagajes. La distinción que propone M. Monglave entre *Vascones* y *Escualdunac* se desvanece al menor soplo de atento examen.

M. Monglave pretende que un manuscrito del Canto estuvo en posesión del conde Garat. Algunos descendientes de este hombre ilustre, aprovechándose de sus manuscritos, han publicado libros ú obras literarias acerca de los vascongados; pero el manuscrito aludido por M. Monglave no lo han hallado, ó por lo menos no lo mencionan. A este propósito no he de pasar por alto la observación de M. Fr. Michel, el cual en 1857 dió en creer que era auténtico el Canto de Altabiscar (1): «A ce sujet je ne sais trop ce qu'il faut croire des assertions de M. Garay, qui parle d'un ancien manuscrit où le fameux la Tour d'Auvergne aurait rencontré ce morceau à Saint Sébastian en 1794.» Paréceme extraño que M. Michel no cayese en la cuenta de que no hay más prueba respecto de la existencia del manuscrito, que la palabra harto sospechosa de M. Garay de Monglave; y si bien este asegura que en otro tiempo vió una copia del Canto de Altabiscar en casa del conde Garat, y que además recogió muchas y diversas variantes de aquella copia, ello es cierto, que ni otros ojos han visto, ni otras manos que las de M. Monglave se han encontrado que tocasen aquel manuscrito, ni sus variantes; por manera que semejante testimonio aislado y sujeto á la ilusión de un falso recuerdo no hace fe ni merece crédito razonable. El puesto de secretario perpetuo que ocupaba M. Monglave en el *Institut Historique*, fundado por él, le dispensó y proporcionó ventajas singulares para dar curso á una triquiñuela poco plausible. Si hubiese escrito en otra publicación periódica, el jefe de redacción le habría pedido alguna prueba de lo que asegura, por ejemplo, alguna de las *nombreuses variantes retrouvées sur plusieurs points des deux*

(1) *Le Pays Basque*. Paris, 1817, pág. 231.

versants, toda vez que no pudiese demostrar la existencia de la copia del Canto en casa del conde Garat; mas M. Monglave como dueño de la situación, pudo imprimir sin ningún inconveniente lo que le plugo.

Tan pronto como se publicó el canto, su autenticidad halló contradictores. Lo aceptó Fauriel; pero lo reusó Du Mège. Recibiéronlo á título de canción antigua Chaho, Cenac-Moncaut, Fr. Michel, Louis Lande; pero le han opuesto serias objeciones M. M. Barry de Tolosa, Gaston Paris, J. F. Bladé, Julian Vinson y otros críticos eminentes. Una disertación excelente de M. Alexandre Dihinx salió á luz en el *Impartial des Pyrénées* (10-12 Setiembre 1873). Reprodujo estos artículos M. Vinson en el *Avenir de Bayonne* (1, 3, 6, Mayo 1878) y los ha insertado igualmente en la obra titulada *Mélanges de Linguistique et d'Anthropologie* (1), pág. 161. Con fina crítica y rara sagacidad, apunta M. Dihinx que «l'auteur du *Chant d'Altabiscar* savait mieux le français que le basque, et qu'il écrivait en basque ce qu'il avait conçu en français.» Sobre el uso constante de los diminutivos que no escasean en la canción, observa que son indicios de una mano de autor jóven y poco diestra en los primores del vascuence: «Pour l'enfant la langue basque n'est, pour ainsi dire, composée que des diminutifs; c'est un langage à part, qui n'est pas celui de l'homme fort; l'enfant s'en débarrasse peu à peu, en passant de l'enfance à l'adolescence, et ne parle le basque franc et noble que lorsqu'il devient homme. Faut-il déduire de ces observations que l'auteur du chant d'Altabizcar était encore jeune quand il fit cette composition?»

En España, por lo que puedo apreciar, el *Altabizkarco cantuá* ha corrido menos percances de contradicción que en Francia. Lo celebran D. Vicente de la Fuente, Amador de los Rios, D. Miguel Rodríguez Ferrer, Araquistain, los editores de la *Revista Euskara* y D. José Manterola en el *Cancionero Vasco*. Por primera vez pasó como auténtico al otro lado del Canal de la Mancha con el artículo que le dedicó M. Fr. Michel en el *Gentleman's Magazine* (Lóndres Octubre de 1858); mas en las columnas de la misma

(1) Paris, chez Leroux, 1830.

publicación (Marzo 1859, pág. 226), obtuvo la rectificación siguiente, firmada por M. Antoine d'Abbadie (1): «Pena me da ver anunciado el *Altabiscarraco Cantuá* como perla de antigua poesía, en uno de los números de esa ilustrada publicación. La verdad me obliga á protestar contra la pretensión de que universalmente esté así reconocido, pues en efecto uno de mis paisanos vascongados ha designado repetidas veces por su propio nombre tanto al sujeto que hace 24 años compuso en francés la pieza original, como al que la tradujo en vascuence moderno é impertinente.» A lo cual M. Michel defirió, como era razón, en el número del siguiente Abril (2): «M. d'Abbadie, siendo como es vascongado, conoce mejor que yo el fondo de la cuestión. No rehuso confesar y de hoy en adelante me inclinaré á creer que las piezas llamadas *Abarcara Cantua* y *Altabiscarraco Cantua* son imposturas.» Esta correspondencia reproduje yo mismo en el apéndice á la segunda edición de mis *Basque Legends* (Londres, 1879, pág. 258.)

También la cita M. Vinson en los artículos de que arriba hice mérito. M. d'Abbadie en conversaciones privadas me ha ratificado eso mismo no una sola vez y me ha dado pormenores que no dejan lugar á ninguna duda. El valor de su autoridad es tan grande y su testimonio de tanto peso en las balanzas de la crítica, como lo saben los que no han olvidado que este ilustre socio del Instituto de Francia, renombrado por sus estudios y obras en los varios ramos de las Ciencias exactas y en el cultivo de la Geografía y de la lingüística, es de abolengo vascongado y figura entre los escritores que más han promovido con toda eficacia desde su principio el natural desarrollo científico á que ha llegado el estudio del vascuence (3). Con ser esto así, no parece sin embar-

---

(1) «I am sorry that the *Altabiscarraco Cantua* mentioned in your same number is acknowledged as a gem of ancient poetry. Truth compels me to deny that it is *universally* admitted as such, for one of my Basque neighbours has often named the person who, about twenty four years ago, composed it in French, and the other person who translated it into *modern* but indifferent Basque.»

(2) «That Mr. d'Abbadie being Basque, knows the thing much better than I do, I feel by no means reluctant to confess, and henceforth I will believe that the songs called *Abarcaren Cantua* and *Altabiscarraco Cantua* are forgeries.»

(3) En 1896, nada menos, ya publicó M. d'Abbadie teniendo por colaborador al docto A. Chaho sus *Etudes Grammaticales sur la langue Euskarienne.*

go que la noticia de la verdad se haya extendido é impuesto cuanto sería justo apetecer; no faltan, aún ahora, escritores que llaman antiguo el *Altabiskarco Cantua*. En la *Saturday Review* (17 Agosto 1878) se nos presenta como históricamente genuino; y en el *Blackwood's Magazine* (Noviembre 1881) un escritor, que expone todo el canto en inglés, lo coloca por encima del mérito de *La Chanson de Roland*, y se escandaliza de los críticos que afirman que ese noble canto es moderno.

Tan luego como leí lo que el Excmo. Sr. D. Víctor Balaguer afirma en los pasajes de su discurso de recepción en la Real Academia Española, que llevo copiados arriba, escribí á M. d'Abbadie á fin de que con la verdad de su declaración reiterada se atajase la corriente de incertidumbre que asoma en la culta palabra del nuevo académico de la Real Española. M. d'Abbadie ha tenido la bondad de enviarme su declaración, que he recibido con algún retraso motivado por la enfermedad de M. Duvoisin, parte integrante de la misma declaración, que es como sigue:

Le *chant d'Altabiscar* ou *Altabisar* (on a écrit ce mot des deux manières) que M. Garay de Monglave a inséré, en 1834, dans le *Journal* de l'Institut historique (I. 176)...

«Les jeunes Basques, et notamment les élèves des universités, les étudiants en droit et en médecine, faisant leurs cours à Paris, aiment à chanter en chœur, pour le plaisir de former des accords, un air acommodé sur les noms de nombres Basques, un, deux, trois, etc. jusqu'a vingt, rebroussant de vingt à un» (1).

---

(1) En una carta adjunta M. d'Abbadie escribe: «Un paisano de las cercanías de Baygori cantaba la serie de los números en un *zorzico* de ocho versos. La primera estancia es progresiva de uno hasta veinte, y la segunda viceversa, retrógrada:

(1-4) *Bat, biga, hirur, laur,*
(5-8) *Bortz, sei, zazpi, zortzi,*
(9, 10) *Bederatzi, hamar,*
(11, 12) *Hameika, hamabi;*
(13, 14) *Hamairur, hamalaur,*
(15, 16) *Hamabortz, hamasei,*
(17, 18) *Hemezazpi, hemezortzi,*
(19, 20) *Hemeretzi, hogoi.*

El aire de la canción, según me dijo un amigo que me lo cantó y lo había oído en Paris y en San Juan de Luz, no tiene nada de belicoso.»

«M. Garay de Monglave fréquentait ses compatriotes. Il était Bayonnais. Cet air, ce souvenir attrayant du pays, loin du pays, lui inspira l'idée du Chant d'Altabiscar. Il le composa en français. Un de mes cousins, M. Louis Duhalde d'Espolette, qui donnait des répétitions aux jeunes gens étudiant à Paris pour entrer à l'École Politechnique, traduisit en basque l'œuvre de M. de Monglave. Louis Duhalde ne s'était jamais occupé de sa langue maternelle; s'il n'en savait que ce qu'il avait appris dans l'enfance, aussi sa version trahit-elle une main inexperte. Il a traduit simplement en prose, sans mesure et sans rime; le morceau ne peut-être que récité; on chante seulement la nomenclature *un*, *deux*, *trois*, etc. sur un air qui n'a certes rien de guerrier; ai-je besoin d'ajouter que les prétendues copies à variantes, conservées dans la montagne, n'ont jamais existé?»

«Une simple reflexion aurait dû faire comprendre à la foule, qui si un chant peut se conserver par tradition orale, un récitatif *inchantable* n'aurait pas eu de lendemain. M. Duhalde lui-même a bien ri avec moi de la méprise de tant d'écrivains.»

L'original de la note ci-dessus est signé Duvoisin et accompagnait une letre du même littérateur Basque, datée Ciboure, 30 Mai, 1883 ou il m'autorise à faire de sa déclaration l'usage qui me conviendra.—Signée—Antoine d'Abbadie (de l'Institut)—Paris, Juin, 1, 1883.

De esta carta de M. d'Abbadie que incluye la terminante declaración de M. Duvoisin, resulta.

1.° Que el original del canto de *Altabiscar*, es francés y no vascongado.

2.° Que la versión vascongada está en prosa moderna; y no en verso, que autorice la presunción de haberse cantado y conservado en boca del pueblo.

3.° Que un solo fragmento de la canción ó la lista de los números en aumento y disminución hasta veinte, tiene ó puede tener tipo vascongado independientemente de la canción original ó composición francesa.

El autor de la declaración es el célebre capitán Duvoisin, que trasladó la *Biblia* en dialecto Labortano bajo los auspicios del príncipe Luis Luciano Bonaparte, y ha publicado asimismo va-

rias memorias y artículos sobre cuestiones gramaticales del vascuence. Fácil es observar que la declaración confirma de lleno en lleno la fina crítica de M. A. Dihinx, el cual, entre otras palabras del canto que censura y señala como impropias, dice lo siguiente sobre el vocablo *bota:* «Le mot propre a fait défaut, et l'auteur peut-être encore jeune, a employé, sans y réfléchir cette expression dont il s'est servi bien souvent dans les jeux de son enfance.»

La idea de la canción fué evidentemente sugerida á M. Monglave por el canto de los números y por lo que sobre ellos le apuntó M. Ollivier.

Lejos, pues, de ser contemporáneo á la época de Carlomagno, ó de remontarse en su redacción escrita cuando menos al siglo XII, el canto de Altabiscar es modernísimo. Para echar por tierra esta proposición que estimo evidente, no queda más partido que el de presentarnos el manuscrito que dicen pertenecer á la centuria XII y haber estado en poder del conde Garat, ó siquiera algunas de las numerosas variantes que se pretenden encontradas en diferentes parajes del país vascongado. No es necesario añadir que los vascófilos verían con mucho placer ese manuscrito del siglo XII para que sirviese de inapreciable aumento al descubrimiento notabilísimo del glosario vascongado que ha hecho el R. P. Fidel Fita en el códice Calixtino propio de aquella centuria. Mas ¿podrán presentarlo quienes tienen contra sí las improbabilidades que la crítica ha señalado, y sólo pueden alegar en favor suyo un vago decir de la ilusión temeraria?

Réstame demostrar, en comprobación de cuanto llevo manifestado á la Real Academia, las correcciones y transformaciones que ha ido gradualmente sufriendo bajo sucesivas ediciones el texto primitivo que M. Duvoisin señalaba como obra de una mano inexperta, y que M. d'Abbadie apuntaba en 1859 como coloreado de modernismo en su vascuence. Anotaré en especial las variantes introducidas por el texto que el *Cancionero vasco* del Sr. Manterola (serie 2.ª, tomo III, páginas 44-46; San Sebastián, 1878) ha proporcionado al Excmo. Sr. D. Víctor Balaguer; y por de pronto no será difícil notar que los conatos del autor del *Cancionero* para obtener el metro de la versificación han salido casi comple-

tamente inútiles. El texto que adopto como tipo de comparación puede verse en la obra de M. Francisque Michel, *Le Pays Basque* (páginas 236 y 237), publicada en 1857.

ALTABISCARRACO CANTUA (1).

Oyhu bat aditua izan da
Escualdunen mendien artetic,
Eta etcheco jaunac, bere athearen aintcinean (2) chutic,
Ideki tu beharriac, eta erran du: «Nor da hor? Cer nahi dautet?»
Eta chacurra (3), bere nausiaren oinetan lo zaguena,
Alchatu da, eta karrasiz Altabiscarren inguruac bethe ditu.

Ibañetaren lepoan harabotz bat aghertcen da,
Urbiltcen da, arrokac esker eta escun (4) jotcen dituelaric;
Hori da urruntic heldu den armadabaten (5) burruma.
Mendien capetetaric (6) guriec erepuesta (7) eman diote;
Berec (8) tuten seinua (9) adiarazi dute,
Eta etcheco jaunac bere dardac zorrozten tu.

Heldu dira! Heldu dira! cer lanzazco (10) sasia!
Nola cer nahi colorezco banderac heien erdian aghertcen diren!
Cer simiztac (11) atheratcen diren hein armetaric!
Cembat dira? Haurra, condatzac (12) onghi. [hamabi,
Bat, biga, hirur, laur, bortz, sei, zazpi, zortzi, bederatzi, hamar, hameca,
Hamahirur, hamalaur, hamabortz, hamasein, hamazazpi, hemezortzi,
[hemeretzi, hogoi.

---

(1) Monglave, «Altabiçaren cantua»; Manterola, «Altabiskarco cantua».
(2) Manterola «aiteinean».
(3) Este diminutivo ha sido censurado por Dihinx, así como los otros dos, *botha*, *churrutan*, de las estrofas IV y V. El vocablo apto á la composición es *zakhurra*.
(4) Mant. «escuin».
(5) Mant. «armada baten».
(6) Mant. «copetetaric».
(7) Mant. «errespuesta»; palabra de cuño moderno, así como *armada* y otras.
(8) Mant. «Beren».
(9) Mant. «soinua».
(10) Mant. «lantzazco».
(11) Mant. «simistac».
(12) Mant. «condatzic».

Hogoi eta millaca (1) oraino.
Hein (2) condatcea demboraren galtcea liteke (3).
Urbilt ditzagun (4) gure beso zailac, errotic athera ditzagun arroca horiec.
Botha ditzagun mendiaren patarra behera
Hein buruen gaineraino;
Leher ditzagun, herioaz (5) jo ditzagun.

Cer nahi zuten gure mendietaric Norteco ghizon (6) horiec?
Certaco jin dira gure bakearen nahastera?
Jaungoicoac mendiac in (7) dituenean nahi izan du hec ghizonec ez pasatcea.
Bainan arrokac biribilcolica erortcen dira, tropac lehertcen dituzte.
Odola churrutan badoa, haraghi puscac dardaran daude.
Oh! cembat hezurr carrascatuac! cer odolezco itsasoa!

Escapa! escapa! indar eta zaldi dituzuenac. [gorriarekin;
Escapa hadi, Carlomano erreghe, hire luma beltzekin eta hire capa
Hire iloba maitea, Errolan zangarra, hantchet hila dago;
Bere zangarrtassua (8) beretaco ez du (9) izan.
Eta orai, Escualdunac, utz ditzagun arroca horiec;
Jauts ghiten fite, igor ditzagun gure dardac (10) escapatcen direnen contra.

Badoadi! badoadi! (11) non da bada lantzezco (12) sasi hura?
Non dira heien erdian agherri (13) ciren cer nahi colorezco bandera hec?
Ez da ghehiago (14) simiztaric (15) atheratcen heien arma odolez bethetaric.
Cembat dira? Haurra, condatzac onghi. [hamahirur,
Hogoi, hemeretzi, hemezortzi, hamazazpi, hamasei, hamabortz, hamalaur,

---

(1) Mant. «milaca».
(2) Mant. «Heien».
(3) Mant. «liteque».
(4) Mant. «urbilditzagun».
(5) Mant. «herioz».
(6) Mant. «guizon».
(7) Mant. «eguin».
(8) Mant. «zangartasuna».
(9) Mant. «tu».
(10) Mant. «dadac».
(11) Mant. «Badoazi! Badoazi!»
(12) Mant. «lautzazco».
(13) Mant. «agheri».
(14) Mant. «gheiago».
(15) Mant. «simiztari »

Hamabi, hameca, hamar, bederatzi, zortzi, zazpi, sei, bortz, laur, hirur,
[biga, bat.
Bat! ez da bihiric aghertcen gehiago (1).
Akhabo da (2). Etcheco jauna, joaiten ahalzira (3) zure chacurrarekin,
Zure emaztearen eta zure haurren besarkatcera,
Zure darden garbitcera eta alchatcera zure tutekin (4), eta ghero heien
[gainean etzatera eta lo itera (5).
Gabaz, arranoac joanen dira ha[r]aghi pusca lehertu horien jatera,
Eta hezurr (6) horiec oro churituco dira eternitatean (7).

La pieza es hermosísima, demasiado bella para el tiempo á que se atribuye. Drama de acción sublime, que prescinde de las galas de la versificación; y hace casi olvidar, en el entusiasmo que despiertan las escenas simétrica y gradualmente encadenadas, que tanto merece el nombre de *hojarasca* de neologismos por su lenguaje, como de *tallo* romántico por sus ideas ingerto en puro clasicismo. Su remate, cuyo brío tanto se encomia, está calcado (8) en la Eneida (XII, 34–36):

«Bis magna victi pugna, vix urbe tuemur
Spes Italas; recalent nostro Tiberina fluenta
Sanguine adhuc, *campique ingentes ossibus albent.*»

Sare (Basses-Pyrénées) 15 de Julio, 1883.

WENTWORTH WEBSTER,
correspondiente extranjero
de la Real Academia de la Historia.

---

(1) Mant. «gheiago».
(2) Con estas dos palabras Manterola da remate á la línea precedente.
(3) Mant. «ahal zira».
(4) Aquí Manterola da fin á una línea y comienzo á otra; y de consiguiente siete líneas á toda la estrofa.
(5) Mant. «gitera».
(6) Mant. «hezur.»
(7) El texto que adoptó Dihinx en 1878 difiere muy poco ó casi nada del de Michel.
(8) Esta observación, la debo al P. Fita.